

Dominique Barberet Grandière

PEUPLES SANS ÉCRITURE

1986 - 1991

*récitatif*

*L'écriture est un geste de conjuration, ce doigt pointé sur une paroi de granit qui désigne quelque chose d'encore absent, qui va naître. J'accompagne un homme de 25 000 ans mon aîné, un identique à moi.*

*Il examine le mur tourmenté  
qui lui fait face, étudie les  
anfractuosités de la roche,  
les voiles de calcite blanche,  
les stalactites dont la goutte  
terminale, opalescente,  
tremble un peu dans la lueur  
de sa lampe à huile.*

*Ses yeux s'arrêtent sur un creux  
doux, de la taille d'une main,  
foré par le remous d'une eau  
depuis longtemps asséchée. Il  
pose sa lampe par terre, dans  
l'argile humide, s'accroupit,  
et sort de sa ceinture un petit  
sac d'ocre rouge dont il effrite  
quelques miettes dans une  
cupule de pierre.*

*Il y crache un peu de salive,  
mélange la couleur, puis  
se relève, élève la lampe à  
hauteur de ses yeux, et du bout  
de son doigt mouillé d'ocre,  
trace sur la roche trois fois  
trois points, au bord de la lèvre  
du sexe ouvert par la patience  
de l'eau.*

*Pendant ce temps, il parle, enveloppe chaque geste dans une ornementation vocale, multiple, rapide comme une langue inconnue. Et trois fois trois points ne traduisent pas plus cette parole mouvante que le geste matériel et mental, richement élaboré, qu'on appelle écrire, ne transcrit la parole intérieure sans laquelle pourtant il ne saurait exister.*

*Trois fois trois points. Je les regarde longtemps, debout dans l'argile froide, emmurée comme eux dans la grotte. Ils délimitent une surface, définissent un rythme, créent un rapport symbolique avec la faille qu'ils signalent. Mais de l'homme, ils ne savent rien dire.*

*Comment comprendre alors  
que sitôt qu'il les a tracés  
et que ses yeux se posent  
sur eux, tout s'inverse? Que  
d'eux surgisse tout le sens  
possible, que s'atténue enfin le  
brouhaha du réel? Qu'à partir  
d'eux s'organise autrement la  
rumeur des paroles?*

*Je pense aux enfants, que je regarde trembler dans la campagne d'une mémoire qui me confond à eux. Autour d'eux, enveloppant comme l'eau, ajusté à la forme de leur être, s'insinuant dans tous leurs creux comme la mer s'insinue dans la complication des pierres, le bruissement de la parole humaine est indéchiffrable et décourageant au même titre qu'un désordre d'archives, ou que la maison d'un mort qu'il faut vider pour la vendre.*

*Le chaos indéfini des formes,  
des lumières, des odeurs, le  
bruit des choses qui se cognent  
et qui tombent traverse le corps  
ouvert sans lieu ni frontière,  
le corps pareil au parcours  
accompli dans un désert de  
sable.*

*Alors ils vont choisir, trancher,  
isoler dans ce fourbi quelque  
chose, un petit morceau de  
non-sens, une forme précaire,  
un visage brouillé, un bruit de  
tissu déchiré, que vont enrober  
lentement les sédiments de la  
parole. Ce collier de nacre  
brille encore autour des cous  
ravinés par l'âge.*

*La langue a cassé. Il faut la renfiler dans le chas. Ma main vacille, presbyte, ce bout de fil effiloché, trois brins tordus détordus, trop lâche pour passer dans la fente biseautée, nous mord à vif d'un autre sens.*

*l'horreur d'une jouissance  
par lui-même ignorée...*

I

Peuples sans écriture  
ou du corps seulement  
l'alphabet de vos membres enfouis  
signes anthropophages

Les ours parlent des femmes qu'ils ont épousées  
dans les granits de l'orage

Les femmes parlent des ours  
et des enfants qui ne sont pas à naître

Leurs voix portent jusqu'au souterrains du rêve  
pleins de poissons aveugles

L'hiver des sources me retourne la peau  
sous la coquille de l'ongle

Des mots d'ogre remuent  
dans leur gorge

comme des caillots de sens

L'encre de mes enfants était encore sauvage  
Les miens parlaient

mais que disait leur langue sous le rire

pour que  
la guerre  
la poursuite  
les rats

mordant au talon ma légende  
le premier rêve, dévoreur d'étoiles?

Un masque d'or posé sur la mort des étoiles  
guette les lampes humaines

j'écris sur toi  
dans la douceur de grenade des nuits  
j'écris sur toi comme l'orgue décrit les ogives  
dans les parfums de myrrhe et d'excrément  
où bleuit un bleu visage de gargouille

mille nuits pour le silence et l'inceste  
de chaque bouche

Je tranche et dévore un membre minuscule  
qui rit sous le couteau  
l'amour manquant reprend sa place d'objet tranché  
entre il et je  
suis cet anneau d'invisibilité

On récupère dans les coulées de lave  
des corps d'homme vigoureusement mutilés par la mort  
on les dresse contre un mur de briques crues  
pour que les passants s'en régalent  
et parfois jettent un sou sur l'étal du marchand  
d'oublies

Les ours se sont mis à danser

Des femmes passent la crête, chargées de sacs  
pleins d'animaux morts  
sans savoir s'il s'agit d'offrande ou de commerce  
sans lune, sans lune pâle sous la gorge

Rêver de fer froid  
exorciser l'ours  
le faire danser sur des charbons ardents  
faire danser ses pieds d'homme  
entre chats et sources, sur la terre mûre

Les ours rient sur le pavé

Un peu de sang coule sur l'acanthé des chevilles  
là où l'amour vaquait à écouter la mer  
là où le corps s'inverse sous le masque du rêve  
arqué  
cherchant la légitimité du cercle

comme un cirque de serpents au centre de la place  
et des enfants qui jouent à caresser leur pointe  
à l'abri du genou grave du dompteur

Que l'ogive des lettres explose  
éclaboussant l'ours dans la chapelle des cascades  
même si le sang des femmes  
se mêle à leur collier

salive des nuques

l'eau précise  
entraîne des laitances  
au gré des tourbillons

ce cheval noir et court au plus profond des grottes  
sera choisi pour le supplice même si l'inceste  
reste secrète ou nominale  
insiste  
soeur  
l'oeil ouvert sur la persistance du sel

## II

Une barque sans queue ni tête  
décrit la météorologie du hasard  
explore les séries du vent

Dans la gorge d'un autre, ton souffle

L'autre,  
voile immergée

Nous avons découvert un cormoran brûlé par la tempête  
l'os nu du cou  
cachant un peu de rouille oubliée dans le sel  
pour vérifier la fécondité du regard

Si se  
griffe  
comme fou  
encagé  
le délire  
l'océan  
aber  
sourd au  
ressac  
île suis  
moi  
des us et coutumes  
de l'Ys et de l'eau

Marnes et soleils  
tables d'argile  
et miroirs brossés  
dans l'angle d'un tombeau

on met nos os en vitrine

Narcisse  
noircisse le métal des ornements  
le pollen des morts

Étranger, d'inquiète résurgence  
sous le pied du fou

Rois, où vont  
vos rêves  
quand le soir  
vous consolez vos orgueils bleus d'amour  
et vos femmes portent les fruits de mai?

Corps à corps  
un point dans l'oeil de la ligne  
o  
le ventre de la source sous l'herbe

Si ce répit dans l'aube  
nous plaçait sans yeux  
plus loin que leur orbite  
leur cerne  
creux sûr  
lieu d'un objet qui s'interpose

D'autres me sont reflets  
pourvu d'en oublier l'existence du miroir  
au pli de peau où s'incrute le rire

nuages sous le corps des rats et des effraies  
la nuit s'habite  
maison sans porte où depuis lors nous serions enfermés

Ivrogne de dire  
épuisé de sollicitudes  
même à qui prend les femmes comme on  
ouvre un poisson

l'écume

quand la source du monde clapote  
dans la bouche de qui s'expose à la parole

Le voir naît de l'indécis  
un oeil qui ne cesse de divaguer  
ses taches, ses poussières  
ses cheveux morts

La perte  
et le désir: anneau  
apprends qu'il peut lier  
la poussière des siècles

et signifier

ainsi que ces traverses claires dans les blés  
traces de pierres et de pas  
l'humain jamais n'est vestige, au-delà des rébus

DES CHOSES, DIT-IL.

### III

Quand le couteau force la nacre  
un oeil palpitant s'ouvre  
signe d'eau  
vie limpide  
amertume des naissances

Une marge de cils rétracte la douleur  
ce crachat d'ambre sur la langue  
évite les dents  
et, vivant, éclabousse l'abîme

Toutes les merveilles sont nées dans la bouche  
des soifs montent du ferment des pâtes  
des farines mêlées d'eaux et de faines

Le pain gris revient à l'enfance  
qui s'éblouit dans le caquetage des singes  
épouillage, queues sociables, enfants en partage  
un mot, l'autre, calé dans la poche des joues

l'assiette du monde est vide  
ceux dont la bouche est sèche, sevrée  
flairent la nuit

Les clairs de lune ont perdu leurs volières

celui qui engrange  
émigre dans le safran des rêves  
silence que la terre ausculte  
au penché des colombes

adoration des brumes

l'effraie secoue ses plumes de percale  
le sévère est en crue  
et s'ombre, et s'ourle de murmures  
crie.

c'est de parler haut qu'il s'affole  
et de dépendre de la ruse

Le trépan des tambours  
encrasse un écho noir à quoi je suis liée  
la fidélité des sons  
chaise vide sous le clapot des armes

dans ses mains troublées  
qu'un bleuet sans questions rassure  
le vin  
décanté des mystères

muez, sangsues, vieilles loutres  
animaux mâles et nourriciers  
sur la peau l'eau glisse  
muselière des pluies

Sur ce corps, envers  
qu'effaces-tu  
de mort empli  
hors la loi  
de dix démons à la recherche de l'aube

dix démons noirs  
puants  
en vain barbouillés d'excréments

toujours l'incomplétude  
et le passage au rang des insoumis

Soyez volière!

rumeur d'illégitime essence  
blessure d'épaule, repus  
sous le vit des chênes

que les feuilles soient à l'éternité  
ce que la pluie d'or est au mâle:

son masque

dans la bouche, une mentule inféconde  
les mots sont engrangés  
pour l'avenir du soir

Le poivron noir sent encore l'étang  
la sueur d'esclave et le cari  
et dans leurs pots couverts d'huile  
les nourritures des ancêtres  
comblent nos ventres

on arrache à des mers infirmes  
des fragments d'homme  
beaux à vanter tout désir de femme  
à faire pétrir des pains de chair  
aux pires amours

ou simplement l'enfance conquise  
tétant le sein de l'inconnu  
le cou bleu de rage

Le temps reste court  
et l'eau, courante  
les minutes et le travail se tissent  
toujours à la recherche des êtres, toujours  
courante

illégitime  
il faut, de la loi, répéter, revenir, resucer l'infraction  
de la loi, sire, et votre tête illustre,  
seigneur, ici, sans ouailles à guider,  
ici, votre figure, au pied du ciel,  
ici, tombe

tombe

eaux de pourriture multiples  
un enfant veut le vivant  
pour lui seul

attendre l'aube. en courir le risque. cet instant  
innombrable. dans le climat des feuilles. le vent  
désordonné par l'ombre. les bruits de ville et de terreau  
mêlés. l'aube innommable.

quelque chose cimente la casque du rêve. qui.  
quoi. interroge. interroge. questionne. et vite  
vêtu du manteau de l'inquisiteur la torture blanche  
au bout des doigts l'ongle dans la chair  
cirée.  
civière d'extase.

Livres d'exode  
souple d'hécatombes  
mots illettrés

Qui parle? la lune  
opale habitée de métaux  
de pas d'hommes insultée  
car sans vent, sauf d'éternité

Le temps roule, inlassable, la semoule du monde  
le souffle des caresses lève une pluie d'atomes  
plus vieux que leur mémoire

Nos savoirs sont farines à moudre  
au grand moulin des failles et des effondrements

Nos fils trieront les grains  
sur l'aire de bitume  
et frèteront de grands vaisseaux  
pour exposer nos morts dans leurs musées d'étoiles

ils mangeront le pain du feu que nous avons pétri  
leur bouche ouverte aux pas des ancêtres

nos noms d'enfants ne seront plus coupables  
et nous rirons dans leurs syllabes

comme des loups.

## IV

L'aube est vide

On croyait la genèse accomplie  
et les yeux de l'amour étaient d'une génisse

L'avenir du fil et du lin  
l'incertitude et l'éclosion  
les draps des chambres antiques  
ont leur empreinte dans la cendre

Et je pourrai mourir dans le déluge des offrandes  
les pieds pourris, immonde  
face d'esclave au loisir du solstice

Les nourrissons du soir  
sont clos dans leur volonté d'oeuf  
parlent, sans voix  
la prison de leurs forces  
remuent l'aube de toute leur immobilité

Ce qui se ruine et se délabre  
l'oubli guettant le plus haut rêve  
chaque diamant gagné sur la rumeur des jours  
l'impatience qui fait fourmi

Nous apprenons à chaque retour d'âge  
les pluies sauvages, les terres bouleversées

d'autres doux cataclysmes  
et plusieurs,  
nos mains indéfinies dans le chagrin des blés  
les chevilles blessées d'épis

allons

Le monde inexploré des plafonds  
ce lieu où nul ne marche  
que nos rêves et d'universelles créatures du ressac

Ultime plaisance, ce lit de voiles où  
se multiplie l'univers  
ce lit fêlé que les oiseaux dévastent  
au retour du matin

Doux comme l'inconscient battement du sang  
dans l'inconnu, le ventre  
e muet  
l'abîme, ici sans parole  
qui cause et papote l'extase

libre vermine  
à nous sois forte et camarade nuit

Sel des murs, salpêtre  
araignées des tourbes sur l'os de la bouche  
épinglées  
créatures du rêve  
petites soeurs d'épouvante, le soir

Ou cet amour que j'ai  
mère en enfance revenue

Le sein, plus mousseux que l'écume  
votre sourire est le menton du monde  
dans mes doigts

et ce livre fermé est une main sans ongles  
crieur de pierre

cathédrale, penche un peu ta ferveur  
regarde:

l'avenir enroulé sur les doigts  
c'est comme une peau d'ange  
et d'usage perdu.

Et l'enfant se trompe d'écho  
regarde au ciel où l'herbe bouge  
déploie ses mains d'hymen sur le fiel des statues

Il mène sa querelle  
et vous voulez couper ses cheveux d'os

Il est plein de voilures et d'humeurs vertes  
plein de vent chargés d'îles  
et de cheveux sincères et de taches de fées  
un pied de cuivre sur la margelle des tempêtes

Ou bruissant de paradis intimes  
secrets de confiture et d'infini  
il danse, exigeant comme un signe  
et ses doigts sont volants

Comment vous rendre  
le regret des grands voiliers  
les amers répandus  
dans le sable des nuits

comment changer  
la pluie en eaux vivantes  
et combler les effrois  
souverains?

Qui va là?  
ô voleurs de cendre  
dans la corbeille d'herbes  
où noircit la chair des oracles  
dans l'odeur de cheveux brûlés  
des femmes que leur amour dévore.

V

Peuples sans écriture  
ce que je porte encore  
de vos rites funèbres  
dans l'asphalte de mes récits

Ils entrent. Fleuve d'hommes aux mains lourdes  
écaillées de métaux indicibles

déroben le feu de l'aurore  
de la palanche abstraite à la germination des nombres

arrachent aux dragons l'écaille et l'ivoire trempé  
pour en parer leurs fêtes amoureuses

Ils courent.

Le bois de leurs tréteaux épouvante l'orage

les yeux rougis par l'insulte du soir tatoués de pollens  
et de poix

nus comme les putains d'Ecbatane  
ils chassent l'ours à l'heure de l'éclipse  
dépouillent son coeur noir  
et l'offrent à leur père.

Maternité des dieux.

*Et combien de mots retenus par la ruse étourdis  
et de vos mots quel sens multiplié dans des  
escaliers interdits quels échos sur les abîmes  
et les strates obscures où mille coquillages  
imitent vos cavernes*

*ou ces galets roulés qui sont noirs et blancs  
dans la paume binaires et que le sort toujours  
inverse et ce fourmillement des déraisons  
horrible ou doux comme le satin des caresses*

*Quand vous ressuscitez vieux chiens d'orchestre  
et machinaux quelque main qu'on y surprenne  
quand vous ressuscitez le rêveur délivré s'éveille  
hurle les bras déchirés de raisons ancré au  
coeur*

*Par un pieu d'ocre ancré au coeur d'ocre et de  
silex*

*la bouche forcée contre le grillage de l'enfance  
à pleines dents pour y embaumer ses gerçures*

*il y a dans les cistes un lièvre à débusquer  
un lièvre bleu effaré par l'aurore prêt à la  
terreur délicieuse au coup de plomb juste  
et précis des choses*